

LES SLAVES: COURS INAUGURAL AU COLLÈGE DE FRANCE¹

Adam Mickiewicz
Collège de France

L'un des caractères de notre époque, c'est le sentiment mutuel qui pousse les peuples à se rapprocher. Il est reconnu que Paris est le foyer, le ressort, l'instrument de cette tendance : par l'intermédiaire de cette grande cité, les peuples de l'Europe parviennent à se connaître les uns les autres, quelquefois à se connaître eux-mêmes. Il est glorieux pour la France de posséder une telle puissance d'attraction, c'est une preuve du progrès où elle est parvenue; car cette attraction est toujours en raison directe de la force du mouvement intérieur, de la masse de chaleur spirituelle et de lumière qui la produit. La supériorité de la France, comme fille aînée de l'Eglise, comme dépositaire de toutes les inspirations de la science et de l'art, est à la fois si évidente et d'un si noble caractère, que les autres peuples ne se sont pas sentis humiliés de reconnaître sa prééminence sous ce rapport.

Le désir de se rapprocher du reste de l'Europe, de former des liens étroits avec les nations de l'Occident, n'est nulle part aussi vif, aussi général que chez les peuples slaves. Parmi ces peuples, les uns ont obéi au droit des capitulaires, d'autres suivent encore aujourd'hui le Code de Napoléon; tous, ils ont reçu de l'Europe la religion, l'organisation militaire, les arts et les métiers, et ont réagi matériellement sur l'Occident. Cependant, ils sont encore aujourd'hui presque inconnus sous le rapport moral et intellectuel. L'esprit européen semble les tenir au seuil et les écarter de la communion chrétienne. N'ont-ils donc aucun élément de civilisation qui leur soit propre? N'ont-ils rien apporté au trésor commun des richesses intellectuelles, des biens moraux de la chrétienté? Le doute, à cet égard, serait pour les Slaves une grande injustice.

Afin de prouver le droit qu'ils ont d'appartenir à la communauté chrétienne, les Slaves essaient depuis quelque temps de prendre eux-mêmes la parole, de parler votre langue, de pousser leurs œuvres dans le courant de votre littérature. Mais cet essai, jusqu'ici entrepris dans l'intérêt d'une personne, d'une opinion ou d'un parti, n'ayant pas réussi, on commence à comprendre que, pour fixer l'attention des peuples de l'Occident, distraits par tant de secousses, si diversement préoccupés, il ne suffit pas de leur montrer ça et là quelques points lumineux; mais qu'il faut

leur découvrir tout le champ de la littérature slave. Le gouvernement français, en instituant cette chaire, a fait ce que les Slaves désiraient le plus. Il serait malséant à moi de retarder plus longtemps l'effet de ce grand acte.

J'ai pensé aussi que quelques circonstances de ma vie passée me permettaient de répondre à la mission qui m'est confiée : un long séjour dans les différents pays slaves, les sympathies que j'y ai rencontrées, les souvenirs qui se sont gravés pour toujours dans ma mémoire, m'ont donné de sentir l'unité de notre race plus que je n'aurais pu le faire par la seule étude et les raisonnements théoriques; les causes de nos divisions passées, les moyens d'arriver à notre réunion future n'ont jamais cessé de me préoccuper. Le plan de mon cours est dès lors tout trouvé, et je crois, dans ce cas, qu'il m'est plus facile, qu'à aucun autre parmi les Slaves, de me garantir de l'influence des préjugés, des passions; de me placer au-dessus du point de vue étroit, exclusif des intérêts de parti. La partialité serait un obstacle à l'intérêt de notre grande œuvre nationale. Elle répondrait mal, d'ailleurs, à la pensée du gouvernement qui a institué cette chaire.

Ce qui frappe le plus dans la littérature, dans les langues slaves, c'est leur étendue, leur surface géographique, si l'on peut s'exprimer ainsi. Cette littérature, ces langues appartiennent à une population immense, à un territoire considérable. Soixante-dix millions d'hommes, qui couvrent la moitié de l'Europe et le tiers de l'Asie, parlent des dialectes de la langue slave. Si on tire une ligne du golfe de Venise à l'embouchure de l'Elbe, on trouve en dehors de cette ligne, et sur toute sa longueur, les restes, les débris des populations slaves refoulées vers le nord par la race germanique et par la race romane. Leur existence posthume, ici, n'appartient déjà plus qu'au passé; mais plus loin, vers les Carpates, ce rempart de la Slavie, aux deux extrémités de l'Europe, on voit les races slaves engagées dans les luttes acharnées. Sur la Mer Adriatique, elles combattent l'islamisme; et, sur la mer Baltique, soumises d'abord à une race étrangère, elles se sont relevées, elles prennent aujourd'hui le dessus. Entre ces points extrêmes, le tronc slave s'étend dans toute sa force et jette deux branches, l'une vers l'Amérique, l'autre à travers les Mongols et les Caucasiens, jusque dans le sein de la Perse et presque de la Chine, regagnant ainsi dans cette partie du monde ce qu'il a perdu de ses possessions en Europe.

La race slave enferme en elle, à l'époque présente, toute la série, toute la diversité des formes politiques et religieuses dont l'histoire ancienne et l'histoire moderne fournissent des exemples. Je mentionnerai en première ligne les vieux peuples monténégrins dont les mœurs rappellent les montagnards d'Ecosse; mais plus heureux, les Highlanders de l'Adriatique ont réussi à défendre leur indépendance contre les empires turc, grec, allemand, français, et peut-être même contre l'empire romain. Dans Raguse, nous trouvons une Venise slave, rivale de cette puissante Venise qui, par parenthèse, doit aussi son origine aux Slaves. Ces peuples se retrouvent dans l'antique Illyrie, la Bosnie, l'Hertégovine. le royaume de Bohême,

une portion de la Hongrie, les contrées composant la majeure partie de l'Autriche, l'empire russe et tout l'ancien royaume de Pologne. En ajoutant à tant de noms ceux de la Serbie, de la Bulgarie; en mentionnant tous les éléments slaves répandus au milieu des peuples romans de la Moldavie et de la Valachie, nous aurons ainsi le tableau complet de tous les pays ou plutôt de toute la race slave.

La langue d'une race si nombreuse ne peut manquer de se diviser en un grand nombre de dialectes ; cependant, ces dialectes conservent leur caractère d'unité. C'est une seule et même langue, mais sous des formes diverses et à différents degrés de développement. Ainsi, parmi eux, nous trouvons la langue morte et sacrée dans le slave antique, la langue de la législation et du commandement dans le russe, la langue de la littérature et de la conversation dans le polonais, la langue de la science dans le bohème, enfin la langue de la poésie et de la musique dans les dialectes des Illyriens, des Monténégrins et des Bosniaques. De sorte qu'un jurisconsulte russe, occupé d'une législation qui semble, par sa science, par son étendue, appartenir aux temps de Justinien, peut se rencontrer et s'entendre avec un poète de l'Ukraine, qui, lui-même, peut être pris pour un contemporain des lyriques grecs. Ce poète, à l'inspiration, à l'éclat, à l'art d'un Grec et d'un Romain, joint la fraîcheur d'une jeune et riche imagination, et une forme des plus achevées ; il a su rendre le souffle de la vie à tout le passé de sa nation : chacun devine que je veux parler de notre Bohdan Zaleski . A côté des législateurs et des poètes, les savants bohèmes entreprennent et achèvent des travaux d'érudition que nous pourrions comparer à ceux de l'école d'Alexandrie, s'ils n'avaient pas ce caractère tout particulier d'être inspirés par un enthousiasme national, presque religieux, dont on ne trouverait d'exemple que parmi les anciens commentateurs de la Bible. Mettons enfin en lumière tel poète illyrien ou serbe, vieillard aveugle, chantant sur sa guzla ces rapsodies qui ont frappé d'admiration des critiques comme Grimm et Eckstein , que Herder et Goethe n'ont pas dédaigné de traduire, et nous verrons ainsi, résumés, accomplis par les dialectes d'une seule langue, tous les rôles, toutes les destinées réparties d'ordinaire entre les différentes langues comme par exemple, en Orient, entre le sanscrit, le turc, l'arabe et le persan. C'est un spectacle étrange, unique en son genre. De la connaissance d'une telle langue, on peut tirer une nouvelle lumière capable d'éclairer beaucoup de questions relatives à la philosophie et à l'histoire, à l'origine des langues et des peuples, à la nature et à la vraie signification des dialectes, enfin au développement naturel du langage lui-même.

Pour l'histoire intellectuelle de l'humanité, l'étude d'une pareille langue n'est-elle pas tout aussi importante que le serait, pour la connaissance des lois de la création, la découverte d'un être organique qui, après avoir passé par tous les états, conserverait en lui la vie végétale, la vie animale et la vie humaine, chacune d'elles dans sa totalité, dans toute la maturité de son développement?

Dans l'étude que nous commençons aujourd'hui, nous ne nous bornerons pas à la connaissance d'une seule des langues slaves : nous ne nous proposons pas

uniquement d'ajouter un chapitre de plus à la grammaire universelle, d'enrichir le musée linguistique d'un nouvel individu, mais d'étudier, de connaître toute une famille de langues, avant d'entrer dans la littérature proprement dite. qu'il me soit permis d'indiquer quelques résultats qu'on pourrait tirer de nos études pour l'histoire universelle, l'histoire des sciences exactes et celle des sciences morales et politiques. J'ai avancé que les peuples slaves ont déjà agi sur l'Europe. Le poète bohème Kollar a dit : «Tous les peuples ont prononcé leur dernier mot; maintenant. Slaves, c'est à notre tour de parler!» Il me semble que les Slaves ont déjà parlé plus d'une fois; ils ont parlé à leur manière, à coups de lance, à coups de canon; il serait raisonnable de chercher à pénétrer le sens de ces paroles. Ces peuples entrent déjà comme une force dans les calculs de la politique : pour combattre cette force ou pour la diriger, la prudence ordonnerait d'étudier son point de départ, de mesurer le chemin qu'elle a parcouru, d'apprécier sa tension, de deviner son but. La série d'observations qui conduirait à ces utiles résultats, est l'étude de l'histoire. Or, on sait aujourd'hui s'il est possible de comprendre l'histoire d'un peuple sans avoir pénétré le fonds de sa littérature. Les nations éclairées doivent à la postérité de tourner le flambeau de l'histoire du côté des peuples les moins civilisés. Tout ce que nous savons des Barbares, nous l'avons appris des Grecs et des Romains. A l'époque de la grandeur de l'Empire, Tacite composa un écrit très court sur les Germains ; sa parole est devenue pour notre temps la source de précieuses, de nombreuses connaissances. Avec les dissertations et les commentaires composés sur les quelques lignes de Tacite, on ferait aujourd'hui toute une bibliothèque. Nous, qui de Barbares, sommes arrivés à occuper la place des Grecs et des Romains, nous gémissons de leur laconisme à l'endroit de nos ancêtres. Ne nous exposons pas à mériter de la postérité le même reproche ! Les Slaves ont pesé et ils pèsent encore sur l'Occident. De leurs contrées sont sorties ces foules qui ont détruit Rome, Rome qui ne voulait pas songer aux Barbares, tandis que ces Barbares s'occupaient avidement de tout ce qui se passait à Rome! Ne faisons pas comme la ville éternelle, ne dédaignons pas les Barbares! L'histoire moderne des Slaves est étroitement liée à celle des nations de l'Occident. Dans des temps peu éloignés, on a vu une armée slave (l'armée russe) sur tous les champs de bataille, dans toutes les capitales de l'Europe. Cette armée, partout où elle mettait le pied, était sûre de rencontrer une autre armée slave (les légions polonaises) qui, sortant de dessous terre comme une ombre vengeresse, se dressait devant elle en Italie, la suivait du Niémen à Moscou, puis revenait lui barrer le passage à la Bérésina et sous les murs de Paris. Et après la chute du héros du siècle, quand toute l'Europe fut tranquille, on la vit de nouveau surgir tout à coup, frapper l'armée russe dans ses cantonnements, engager avec elle une lutte terrible, remplir le monde de bruit, ébranler les peuples de sa race; et les autres, amis ou ennemis, les enflammer d'une brûlante inimitié ou d'une sympathie plus brûlante encore; disparaître, enfin, en laissant derrière elle un long retentissement de douleur et de gloire. Partout l'aigle de Russie s'est rencontrée avec l'aigle de Pologne; toujours

derrière le hurra russe s'est fait entendre le cri de guerre des Polonais. Si nous tournons nos regards vers le passé, qu'entendons-nous encore, sinon l'écho répété de cette lutte où les deux armées combattent souvent pour une cause en apparence étrangère, où elles ne portent point leurs propres couleurs, où elles se reconnaissent seulement, a dit un poète, à la vigueur des coups; de cène lutte qu'un russe, le prince Viazemski, a appelée «une Thébàïde sans fin» .

Quelle est la cause de cet antagonisme? Quelle en sera l'issue? Il serait important d'en étudier l'origine et le vrai caractère; mais les vues politiques ne peuvent nous occuper maintenant. Ce ne sont pas seulement les faits guerriers des Slaves, leurs excursions dans ces temps barbares, leurs exploits pour la défense de la chrétienté, enfin leur influence sur les affaires politiques qui méritent d'éveiller notre attention.

L'Occident croit que le Nord lui doit tout ce qu'il possède de lumière; il peut y avoir, en effet, beaucoup de ses semences dans un état de Végétation et d'épanouissement conforme à la nature du sol. Mais il pourrait y reconnaître aussi la préexistence de plusieurs de ses découvertes, qu'il regarde comme exclusivement siennes. Notre naturaliste Zaluzianski, cent cinquante ans avant Linné, avait observé le sexe des plantes . Ciolek, surnommé Vitellio, a trouvé, dès le XIIIe siècle, une théorie de l'optique, appuyée sur les mathématiques . Je passe sous silence d'autres illustrations, pour arriver à celui de nos savants qui est le plus généralement connu, à Nicolas Copernic, qui a saisi les lois du monde solaire.

Nous chercherons à nous expliquer comment, dans un pays peu avancé en civilisation, des penseurs ont pu s'élever à cette tension d'intelligence ; comment ce qui est partout le résultat d'un long travail, et ne se rencontre qu'après des recherches scientifiques sans nombre, semble, là, le produit d'une divination, et a pu apparaître à l'aurore même de la science. Nos pays étant agricoles, nous verrons que la botanique a dû naturellement occuper les méditations des hommes et s'enrichir des observations qui circulaient dans le domaine public. Vitellio dit dans la préface de ses œuvres, que c'est en regardant briller les vagues de la petite rivière qui passe devant sa maison, qu'il a conçu, pendant les heures de repos champêtre, les premières idées de son système. Un grand écrivain français a dit que Copernic, lisant la Bible, est arrivé à la haute pensée du système solaire : cette conjecture peut ne pas être sans fondement. Mais un de nos compatriotes a deviné le vrai mobile, la vraie analogie de ces découvertes; il a eu raison de dire que Copernic a trouvé les lois du monde physique comme la nation polonaise a pressenti celles du mouvement du monde moral. Copernic a détruit les anciens préjugés en montrant que le soleil est le foyer central des planètes; la nation polonaise a lancé sa patrie autour d'une grande unité; la même inspiration qui a fait de Copernic un grand philosophe a fait de la nation polonaise le Copernic du monde moral.

Toutes ces considérations méritent à coup sûr l'attention des étrangers. et doivent exciter en eux une légitime curiosité. Il leur importe de connaître des peuples peu étudiés jusqu'ici, d'autant plus que ces peuples se croient appelés à prendre une

part active aux mouvements de l'Europe, et que leur foi en cette destinée se révèle plus vive de jour en jour.

J'ai indiqué des points de vue, j'ai posé des questions que je suis forcé de laisser sans réponses. Je tendrai à les résoudre par la route la plus simple, la plus directe, celle de la littérature. La littérature est un champ où tous les peuples slaves apportent les fruits de leur activité morale et intellectuelle, où ils se rencontrent sans se fouler ni se haïr. Plaise à Dieu que cette rencontre pacifique sur ce noble champ, soit l'emblème de leur réunion future sur un autre terrain.

NOTES

1. Le texte du cours du 22 décembre 1840 est reproduit d'après "Les Slaves. Cours professé au Collège de France par A. Mickiewicz (1840-1841) et publié d'après les notes sténographiées T.1. Les pays Slaves et la Pologne. Histoire et littérature, Paris, Comptoir des Imprimeurs-Unis, 1849, p. 3 – 14".

THE SLAVS: INAUGURAL COURSE AT THE COLLÈGE DE FRANCE

✉ **Mr. Adam Mickiewicz**
Collège de France
Paris, France